

10 Grande interview

«Rien n'est plus puissant que l'union de nos forces de femmes»

ZAINAB SALBI Cette semaine était lancée en Suisse la branche européenne d'un fonds créé en mars 2022 aux Etats-Unis, Daughters for Earth. L'Américaine d'origine irakienne, qui en est une des cofondatrices, déroule sa vision des femmes actrices du changement

PROPOS RECUEILLIS PAR CÉLIA HÉRON
ET SÉBASTIEN RUCHE
@celiaheron | @sebruchue

Dans les rues des beaux quartiers de Bagdad, on l'appelait «la fille du pilote» – le pilote privé du dictateur irakien Saddam Hussein. Adolescente, elle fut celle qui naviguait «entre deux mondes», titre de sa biographie: piégée entre la loyauté à son milieu social et la découverte des atrocités du régime. Envoyée à 20 ans aux Etats-Unis pour un mariage arrangé, dont elle s'échappe après trois mois, Zainab Salbi a mis depuis toute sa volonté et son énergie au service des femmes. Avec elles, se retrousser les manches, sans jamais les réduire à leur statut de «victimes».

Après avoir créé Women for Women International, une organisation d'aide aux femmes là où les conflits font rage, elle fait aujourd'hui partie des influentes cofondatrices du fonds américain Daughters for Earth (Filles, dans le sens de descendantes, pour la Terre), dont la branche européenne a été lancée cette semaine. Leur but: sélectionner des projets respectueux de l'environnement, portés par des femmes, et lever 100 millions de dollars en deux ans pour les développer. Rencontre en présence de l'entrepreneuse suisse Sofia de Meyer, qui coordonnait le lancement de ce réseau mercredi soir à Aubonne.

Comment vous est venue l'idée de ce fonds? C'était il y a quelques années lors d'une réunion à Segera, au Kenya, une zone de terres protégées de la taille de New York, où différents groupes de personnes viennent échanger sur des problèmes du monde, notamment le climat et la situation des femmes. Lors d'un déjeuner avec Jody Allen, qui deviendra la cofondatrice du fonds [sœur de Paul Allen, le cofondateur de Microsoft décédé en 2018, ndlr] et Jochen Zeitz, l'ancien patron de Puma et actuel président de Harley Davidson, nous nous sommes demandé comment mobiliser les femmes pour qu'elles soient impliquées dans le changement climatique. C'est également à Segera que j'ai rencontré Sofia de Meyer l'an dernier.

Pourquoi vous êtes-vous intéressés à ce thème? On est partis d'un constat: les femmes ne sont pas présentes dans les grandes discussions sur le climat. Or, elles ont un rôle majeur à jouer. Et à titre personnel, j'avais l'expérience de Women for Women International, l'initiative que j'ai lancée au début des années 1990, pour mobiliser des centaines de milliers de femmes afin qu'elles s'engagent en faveur des survivantes à la guerre en ex-Yugoslavie.

Il n'y a rien de plus puissant que de se mettre ensemble pour réaliser des choses.

Pourquoi ce focus sur le lien entre les femmes et la Terre? N'est-ce pas une façon de les essentialiser? Nous sommes pragmatiques. Il a été démontré que les femmes sont les plus affectées par les conséquences du changement climatique. Les hommes sont des travailleurs plus mobiles, ce sont elles qui constituent la majorité des populations les plus pauvres et restent sur le territoire. Soixante pour cent des petits paysans dans le monde sont des paysannes. Elles produisent 30% de la nourriture en ne gagnant que 10% des revenus. Savez-vous que pour chaque dollar qui va à l'environnement les femmes ne reçoivent en moyenne que 2 centimes? Dans les pays plus développés, nous avons mené des études sur des groupes cibles. Elles ont montré que les femmes étaient frustrées, car elles avaient le sentiment que personne ne s'adressait à elles. On leur disait simplement de recycler. Il y avait un besoin d'action très marqué.

«Nous nous donnons vingt ans pour agir pour la planète»

Quelles solutions avez-vous imaginées? Nous avons commandé des rapports scientifiques, qui ont identifié trois domaines d'intervention prioritaires. Le premier: protéger 50% des terres. Quand on est malade, on se repose et on récupère: cela fonctionne aussi pour la planète. Ensuite, passer à l'agriculture régénératrice. Enfin, passer aux énergies renouvelables. Dans ce domaine, les technologies sont importantes, mais nous nous intéressons d'abord aux initiatives de femmes ordinaires. L'objectif de Daughters for Earth est donc de mobiliser 100 millions de dollars d'ici à deux ans pour que les femmes qui sont sur la ligne de front aient davantage de ressources pour protéger l'environnement.

Comment identifiez-vous les femmes que vous soutenez? A travers nos réseaux. Nous avons créé un comité consultatif avec des scientifiques, des politiciennes, en leur demandant de trouver ces femmes dans leurs pays respectifs, par bouche à oreille. Les femmes sur le terrain n'ont souvent pas les outils pour demander des bourses. Nous utilisons aussi la plateforme One Earth Project

Marketplace, qui identifie ces groupes et cartographie la planète pour identifier les terres à préserver, peu importe les pays. Puis nous recherchons toutes les initiatives menées par des femmes dans ces zones.

Comment les aidez-vous, concrètement? Après les avoir trouvées, il s'agit de les soutenir, les connecter, les former. Certaines ont besoin d'aide financière pour payer les frais d'avocat et protéger leurs terres; d'autres ont besoin de véhicules; parfois les bourses que nous accordons sont petites. Il faut les faire connaître, raconter leurs histoires, de manière à ce qu'elles soient incluses dans les grandes conférences internationales comme les COP. Nous voulons aussi mobiliser à travers l'éducation, en déconstruisant le langage du changement climatique, en le simplifiant, en le rendant applicable au quotidien, de manière à faire évoluer les comportements, notamment en matière de consommation.

Quels profils de donateurs visez-vous? Nous ne voulons pas qu'un ou une milliardaire apporte tout l'argent nécessaire dans ce fonds. Il s'agit de rassembler les femmes et d'apporter ce qu'elles peuvent, que ce soit 10 euros ou 10 millions.

Et les donateurs hommes? L'idée est de mettre l'accent sur la mobilisation des femmes, mais bien sûr les hommes qui comprennent cet enjeu et souhaitent s'engager sont les bienvenus.

Quelle somme avez-vous levée pour le moment? Nous atteindrons 50 millions de dollars d'ici à la fin de l'année. Nous avançons bien! La réception par les médias, les donateurs a été impressionnante, ce qui prouve que l'on touche à quelque chose d'important et de nécessaire. Nous avons déjà financé 24 projets.

S'agit-il de philanthropie ou d'investissement, voire d'une forme de finance durable? C'est de la philanthropie. Nous nous sommes posé la question d'aller vers des investissements à impact social. Mais honnêtement, nous pensons que ce qu'il nous faut en ce moment, ce sont des dons. Nous nous donnons vingt ans pour agir pour la planète.

Allez-vous mesurer l'impact des projets que vous financez? Nous suivons la quantité de terres que ces initiatives protègent et les lieux où ces terres se situent. Par exemple, dans un projet en Equateur, une femme formidable a rassemblé des femmes indigènes, avec peu de ressources, pour attaquer le gouvernement, qui attribuait des concessions

PROFIL

1969 Naissance à Bagdad.

1990 Installation aux Etats-Unis.

1993 Lancement de Women for Women.

2005 Publication d'«Entre deux mondes», son roman autobiographique.

2010 Donne une conférence TED écoutée plus de 600 000 fois.

2022 Cofonde l'organisation Daughters for Earth.



à des entreprises sur leurs terres. Et elles ont gagné: près de 3 millions d'hectares sont protégés.

Pourquoi avoir lancé ce fonds à Aubonne mercredi et pas à Londres, Paris ou Zurich? Sofia de Meyer coordonne notre branche européenne. Nous avons choisi de commencer à Aubonne, puis nous développerons la vision et le réseau ensemble. Pour cette première rencontre, nous avons rassemblé 21 personnes, toutes actives dans le durable au sein des Nations unies, de multina-

tionales, d'universités et parfois dans des fondations suisses. Toutes ces femmes – et hommes – ont voulu participer et activer leur réseau. Nous avons la chance en Suisse d'avoir beaucoup de femmes leaders.

L'agricultrice du Pays-d'Enhaut Esther Mottier, qui porte le projet d'une ferme-hôtel biodynamique à Châteaudoix, était présente. Pourquoi l'avez-vous choisie? Cela donne une bonne idée du type de femmes que notre projet veut rassembler: une



entrepreneuse, active dans l'agriculture régénératrice.

Cette dernière a aussi fait l'objet de critiques, de par son attachement à l'anthroposophie... Esther offre un parfait exemple d'une femme qui prend les choses en main et qui bouge les lignes. Son projet redéfinit l'agriculture et le tourisme, il challenge notre regard sur la terre. Il nécessite le soutien total de sa famille, son mari, ses enfants. Au-delà du projet, le fait qu'Esther soit remise en question montre que les

femmes sont souvent peu entendues. Et quand elles élèvent leur voix, elles doivent faire deux fois plus d'efforts pour être crédibles. C'est valable pour Esther et pour toutes les femmes dans ce projet.

Vous avez écrit plusieurs livres et donné un TED Talk en 2010. Pourquoi est-ce si important de raconter votre propre histoire pour ensuite mettre en avant celle des autres? J'ai eu un déclic quinze ans après avoir lancé Women for Women. Au Congo, je parlais à une femme qui

LE QUESTIONNAIRE DE PROUST

L'image sur l'écran de votre téléphone?

Une chute d'eau en Islande.

Votre surnom, enfant:

Zainooba - c'est aussi une chanson! C'est une enfant joyeuse.

Ce que vous cultivez:

J'apprends à ne pas me juger moi-même, notamment en matière de jardinage dans mon potager...

La dernière fois que vous avez pleuré de joie:

Sincèrement? Tous les jours ou presque. J'ai chaque jour un «rendez-vous avec mon cœur» qui me rend très reconnaissante d'être en vie. Je l'ai compris durant ma maladie quand j'ai failli mourir!

Ce sur quoi vous avez récemment changé d'avis:

Changer de tactique face aux soi-disant «ennemis». Je suis davantage intéressée par la discussion que par le fait de claquer la porte.

Un plat irakien qui vous rend heureuse!

Du «bagilla»! Un plat à base de riz, plein d'aneth, et des haricots, cuits ensemble.

Un vers de poésie que vous aimez par-dessus tout:

Je lis le poète soufi persan du XIII^e siècle Rumi tous les jours: «Par-delà les idées du bien et du mal/Il y a un champ/ Je t'y retrouverai».

Zainab Salbi: «Les femmes ne sont pas présentes dans les grandes discussions sur le climat. Or, elles ont un rôle majeur à jouer.» (GÈNÈVE, 25 MAI 2022/EDDY MOTTAZ/ LE TEMPS)

s'appelait Mombutu. Elle me racontait l'histoire terrible de son viol, du viol de ses filles devant elle. Je l'ai invitée à briser le silence, et elle m'a donné l'autorisation de raconter son histoire pour que «d'autres femmes n'aient pas à vivre la même chose». Il n'y a pas de mot pour décrire son courage. Mais en repartant, j'ai compris que moi, j'étais incapable de faire ce que je leur demandais: personne ne connaissait mon histoire. Même pas mes beaux-parents. La proximité de mes parents avec Saddam Hussein était un énorme secret...

Qu'est-ce qui vous a poussée, à 20 ans, à créer l'organisation Women for Women? A mon arrivée aux États-Unis dans le cadre d'un mariage arrangé par ma mère pour me faire quitter l'Irak, mon mari s'est révélé abusif et violent. Je ne savais même pas ce qu'était un viol, mais j'ai compris. Parallèlement, la guerre a éclaté entre le Koweït et l'Irak: je ne pouvais pas rentrer. J'ai quitté mon mari avec 400 dollars en poche, sans aucun moyen de rejoindre ma famille. J'ai obtenu un permis de travail et j'ai fait des petits boulots. Je me suis inscrite à des cours du soir. Un jour, j'ai appris qu'en Bosnie, pays en guerre, des femmes se faisaient violer et maltraiter dans des camps. J'avais 23 ans. J'ai, très naïvement, décidé d'agir. C'est comme ça qu'est née l'idée de Women for Women: mobiliser

des petites sommes pour aider des femmes ordinaires là où elles en avaient le plus besoin. J'ai mis du temps à comprendre qu'intervenir sur ces terrains-là était pour moi une tentative de briser le cycle de violence que j'avais connu. De son côté, Women for Women a grandi, passant de 0 à 146 millions de

«La question est: comment on se bat, cette fois-ci?»

dollars levés en vingt ans—90% donnés par des femmes, à coups de 30 dollars par mois. J'ai quitté le navire vingt ans après sa création, parce que je trouvais cela sain de laisser la main. Et c'était aussi le moment de faire autre chose...

Puis vous êtes tombée gravement malade. Dans quelle mesure cette convalescence a changé votre vision du monde? Radicalement. La question n'était plus «ai-je assez fait?», mais: «ai-je mené ma vie de façon bienveillante envers moi-même?» La seule chose qui m'a vraiment aidée pendant cette convalescence fut de marcher dans la nature.

J'avais l'impression que chaque arbre m'invitait à m'accrocher à la vie. Aujourd'hui, je ne suis plus une activiste en colère. Je ne fais plus ce que je fais par révolte, mais par passion.

N'y a-t-il pas de saines colères? Si. Il y a eu l'invasion de l'Irak par les États-Unis. La maison de ma famille a été transformée en centre d'exécution, puis en maison close... Je ne peux même pas y retourner. Je ne peux que partager ce que j'ai appris: on a besoin de ponts. De connecter. Comme activistes, on peut se mettre en colère autant qu'on le veut, mais il faut surtout faire preuve de leadership.

Quel regard portez-vous sur l'époque en matière de droits des femmes? Si les droits des femmes étaient une montagne à gravir, je dirais qu'avant Trump on était à mi-hauteur. Mais là, on est prises, collectivement, dans une coulée de boue. On est redescendues tout en bas. Entre les talibans en Afghanistan, les juges constitutionnels qui remettent en cause le droit à l'avortement aux États-Unis... c'est une catastrophe. La question est: comment on se bat, cette fois-ci? Comment sortir du «j'ai raison/ tu as tort»? Il nous faut parler de cœur à cœur. Il faut qu'on se parle d'être humain à être humain pour tenter de nous comprendre. ■



Lors d'une des missions de Women for Women, ici en Afghanistan en 2009. (ARCHIVES/DR)



En 2015, Zainab Salbi lance son propre talk-show en langue arabe, «The Nida'a Show», auquel participeront Hillary Clinton ou encore Donna Karan. (ARCHIVES/TUNCS ULKU)



Sur le plateau de l'émission «Super Soul» d'Oprah Winfrey, qui ne tarit pas d'éloges envers l'Irakienne. (ARCHIVES/HARPO, INC./GEORGE BURNS)